

## Jean-Michel Arzur

### De la morale utilitaire au substantiel de la fonction phallique \*

#### L'utile et la jouissance

Je suis parti pour mon propos de la façon dont Lacan parle de l'utilitarisme dans ces quelques lignes. La thèse est claire : les mots ne servent pas seulement à la communication, mais ils servent aussi à la satisfaction. « Les vieux mots, ceux qui servent déjà, [...] ils servent, à ce qu'il y ait la jouissance qu'il faut <sup>1</sup>. » Alors qu'il évoque, à la première leçon de ce séminaire, « la différence qu'il y a de l'utile à la jouissance <sup>2</sup> », Lacan en établit ici le lien. Comment comprendre qu'il articule ici la jouissance et l'usage du langage alors qu'il sépare jusque-là ces deux registres ? Dès les premières pages du séminaire, Lacan sépare le langage et l'être parlant, c'est-à-dire le sujet supposé au signifiant qui en soi n'a pas de corps et le *parlêtre* que l'on peut identifier au corps. Le langage est ici du côté de l'appareillage et a le « statut d'outil <sup>3</sup> », comme le met en valeur un certain Jeremy Bentham, chef de file des utilitaristes.

Nous avons donc, d'une part, l'autre satisfaction, liée à l'usage des mots qui, eux, peuvent parler de la jouissance. Lacan fait référence au vocabulaire du droit, dont « l'essence est de répartir, distribuer, rétribuer ce qu'il en est de la jouissance <sup>4</sup> ». D'autre part, nous avons ce qui reste voilé dans le droit, qui, s'il « ne méconnaît pas le lit <sup>5</sup> », ignore ce qu'il s'y fait, l'étreinte, la jouissance du corps à corps sexuel. Lacan fait de la jouissance « une instance négative <sup>6</sup> », ce qui évoque la jouissance fautive, en défaut, soit ce qui reste en marge et qui ne peut être totalement impliqué dans l'autre satisfaction. De cette jouissance, il dit qu'elle est « ce qui ne sert à rien <sup>7</sup> ». Il fait donc état d'une part qui ne peut se loger dans l'utile.

Cette référence à l'utilitarisme n'est pas nouvelle chez Lacan, il l'avait introduite et dépliée dans plusieurs séances du séminaire *L'Éthique de la psychanalyse*, à la suite de la lecture du recueil intitulé *Bentham's Theory of Fictions*, vivement conseillée par son ami Jakobson en 1959. Jeremy

Bentham (1748-1832) fut un juriste et un économiste anglais de la fin du XVIII<sup>e</sup> et du début du XIX<sup>e</sup> siècle, contemporain de la révolution industrielle. Ce fut une période charnière en Angleterre qui changea profondément le rapport de l'homme à la production, avec l'émergence d'un marché du travail basé sur la libéralisation et le développement d'une valeur travail comme étalon de richesse, qui trouvera sa définition de « plus-value » avec Karl Marx (1818-1883) quelques décennies plus tard.

### De l'utilitarisme à l'événement Freud

Lacan repère dans la doctrine utilitaire les conditions de ce qui va permettre un virage qui aboutira à la « conversion freudienne <sup>8</sup> », soit à la psychanalyse. Un certain nombre d'éléments préparent « l'événement Freud <sup>9</sup> ». Tout d'abord, « la dévalorisation consacrée par Hegel, de la position du Maître <sup>10</sup> », qui régissait la réflexion aristotélicienne ; en effet, c'est en ce « carrefour historique <sup>11</sup> » entre Aristote et Freud que Lacan situe l'émergence de ce qu'il appelle tantôt morale, tantôt éthique des utilitaires. La rupture entre l'éthique d'Aristote et celle des utilitaires est liée à un changement de discours : *L'Éthique à Nicomaque* se soutenait des idéaux du maître, et le Souverain Bien, dans son équivalence au plaisir, appartenait à la nature, soit au divin. Si l'éthique des utilitaires propose une même modalité de régulation de la jouissance, liée aux universaux, il y a, à cette époque, une rupture avec la transcendance. Par ailleurs, la théorie des fictions constitue une véritable critique philosophique et linguistique qui aboutit à une mise en question de toutes les institutions humaines, que Bentham aborde au niveau du signifiant. En effet, il met en évidence leur nature foncièrement verbale, fictive, d'artifice. Les fictions du langage prennent donc toute leur importance au point de venir en lieu et place du transcendant, du divin. Sans doute pouvons-nous lire ici une première définition de l'Autre du langage dans la mesure où Bentham isole « ce qu'il en est de la catégorie du symbolique qui se trouve précisément celle que réactualise, mais d'une tout autre manière l'événement Freud et ce qui s'en est suivi <sup>12</sup> ».

### Le champ de la jouissance

Lacan fait référence à diverses éthiques au fil de sa délimitation du champ de la jouissance. Elles scandent sa progressive théorisation de l'objet qui s'inaugure à partir du séminaire *L'Éthique de la psychanalyse*, après avoir fait un sort à la relation dite d'objet et commencé à cerner un certain

rapport d'exclusion entre l'objet et le désir dans les séminaires précédents. Le séminaire *L'Éthique de la psychanalyse* consacre avec *das Ding*, cet espace du prochain, ce vide central du désir radical, jouissance inaccessible délimitée par la frontière des universaux du Bien et du Beau. Ces remparts du sujet font la limite que *l'homme du plaisir*, le libertin du XVIII<sup>e</sup> siècle, tenta d'effacer, mais en vain puisqu'elle est programmée par la structure. L'utilitarisme est alors convoqué dans la progressive construction que fait Lacan de l'objet *a*, d'abord objet véritable ou privilégié, aucunement saisi, qui oscille encore entre l'objet du fantasme et un index plus réel dont le signe est le symbole innommable  $\Phi$ , « à la place où se produit le manque de signifiant <sup>13</sup> ». Le signifiant  $\Phi$  a la particularité d'être exclu du signifiant, d'où sa dénomination de symbole ; c'est le signe d'un rapport à autre chose qui évoque l'objet perdu freudien et c'est avec cela, dit Lacan, « que nous devons faire des objets qui, eux, soient échangeables <sup>14</sup> ». En effet,  $\Phi$  ne peut entrer dans l'articulation que « par artifice, contrebande et dégradation <sup>15</sup> ». Les biens sont des objets de partage, d'échange, de répartition et « la règle en est l'utilité <sup>16</sup> ». Ils viennent en réponse au manque de signifiant, à ce signe d'autre chose, soit d'un réel qui constitue « le point pivot de ce qu'il en est de l'éthique de la psychanalyse <sup>17</sup> ».

Bentham constitue une science économique et écrit des projets de société qui concernent un certain nombre d'exemples de concentration humaines (écoles, asiles, prisons, usines) ; il s'agit de contrôler la totalité de leur fonctionnement : tout doit servir, concourir à un résultat. Le plus connu et largement commenté est le *Panoptique*, projet d'une prison fondé sur le principe de l'inspection centrale où l'axiome utilitariste, *le plus grand bonheur du plus grand nombre*, est poussé à son excès. Cette prison modèle se soutient d'un dispositif rationnel, le principe de l'utilité qui vise à compatibiliser, diviser, classer, nommer tout ce qui peut excéder le discours. Dans cette logique totalitaire, tout du vivant doit passer au langage, pas un détail de la vie des prisonniers qui ne soit pris en charge par le discours. C'est une « arithmétique morale <sup>18</sup> » qui permet à Bentham d'appliquer le calcul de l'utilité aux choses de la morale. Pour ce faire, il utilise comme instruments les plaisirs et les peines, corrélés à une modalité de calcul. Ces deux entités réelles que sont le plaisir et la douleur sont ramenées du côté d'un principe de régulation, de chiffrage. Cela n'est pas sans évoquer l'appareillage freudien du principe de plaisir.

Une forme d'altruisme se déduit de cet axiome utilitariste puisque tout doit servir et se rapporter à autre chose que soi. Bentham se sert des fictions du langage et recourt à la mise en scène, au théâtre afin d'utiliser

au maximum les apparences. Dans cette prison, les châtiments sont toujours publics afin de toucher le plus de monde possible, marquer les esprits et engendrer un moindre coût pour le social du fait de la dissuasion que cela opère. Ainsi, la peine d'un prisonnier ne vise pas la seule sanction de sa faute mais doit être utilisée et calculée dans l'intérêt de tous. Cet altruisme porte le Souverain Bien à son maximum, il s'agit ici d'un idéal, celui du bien de l'humanité qui produit une mise à l'écart d'un réel, qui n'est autre que le mal désiré dans ce même altruisme, soit la jouissance logée dans cet amour du prochain, qui fit tellement horreur à Freud.

Difficile cependant de comprendre pourquoi, selon Lacan, « les utilitaires [...] ont tout à fait raison <sup>19</sup> ». Ne vient-il pas, à l'époque de *L'Éthique de la psychanalyse*, simplement pointer une modalité de régulation de la jouissance qui se déduit de cette morale utilitaire ? N'est-ce pas une façon de nous montrer l'appareillage nécessaire par le langage de cette chose encore innommable que ce discours, ici législatif, tente de prendre en charge ? Cette logique semble traquer tout reste afin de lui trouver un nom et un usage et de le porter dans un effort sans relâche au compte d'un discours.

Bentham oppose à l'intérieur du langage les entités réelles que sont les substantifs désignant des entités qui ont une existence réelle et les entités fictives que sont les substantifs désignant les entités ayant seulement une existence linguistique. Les références de Bentham sont bien connues de Lacan, qui évoque la question des substances à plusieurs reprises et notamment dans le séminaire *Encore* où il introduit la substance jouissante. Dans la deuxième leçon, Lacan fait référence à la *Logique de Port-Royal*, travail collectif qui s'échelonne sur une vingtaine d'années et traite de questions de philosophie et de langage. Un des points de la *Logique* concerne justement la distinction à faire entre la substance et le prédicat. La substance, ou chose, ou absolu, est « ce qui existe par soi-même et qui est sujet de tout ce que l'on y conçoit ». Le prédicat est « ce qui est conçu dans la chose, et comme ce qui ne peut subsister sans la chose » (un adjectif, par exemple). Cependant, le prédicat a la propriété de pouvoir se substantiver, c'est-à-dire de devenir lui-même substance (bête devient la bêtise, rond devient la rondeur, etc.). Cette manière de former les substantifs repose sur un procès de séparation possible, les prédicats pourront être un à un séparés de la substance qu'ils prédisent et devenir à leur tour substances.

Tout l'effort de Bentham repose sur le passage du réel au fictif par le biais de ses interminables classements, ses répartitions des métaphores de

la langue. « Aux verbes, préférer les substantifs », écrit Bentham, qui tente de substantiver la langue et qui prône la mise au jour de ce que peut dissimuler un verbe. Nommer implique une existence et donc une comptabilité possible des substantifs, voire de la langue, dans cette tentative utilitariste de traquer l'équivoque et de ne laisser aucun coin sombre (« dark spot »). Cet essai pour une science de l'homme se soutient d'une logique sous-tendue par une tentative d'exclusion de toute contingence. Le côté un peu extrême de la chose est la tentative de neutralisation absolue de toute jouissance dans ce passage forcé du réel à la fiction du discours, à l'utile, à l'appareil langagier. Ainsi, nous pouvons entendre dans ce valable pour tous l'exclusion de la singularité. C'est donc un nouvel universel qui se dégage là, un nouveau type de discours où la singularité, l'intime de chacun se trouve circonscrit, réduit au maximum par le passage au discours.

### Le pas de Freud

C'est donc une référence commune à la linguistique qui constitue « le ressort, la petite chevillette <sup>20</sup> » permettant de saisir comment s'ordonnent la conversion dite utilitariste et la conversion freudienne. Cependant, Freud fait un pas de plus et ouvre le champ de l'éthique de la psychanalyse. En effet, s'il repart du pas antique de la philosophie qui réfère l'éthique au désir et non à l'obligation pure, il y loge également l'attrait de la faute, qui est faute de jouissance. Désir, éthique et faute sont donc noués et dessinent le champ d'un au-delà des limites du Bien et du Beau, l'au-delà du principe de plaisir. Ce sont les hystériques qui menèrent Freud sur ce terrain avec la découverte de la sexualité infantile. Perversion polymorphe, scandaleuse, qui ne trouvait pas sa place dans l'éthique d'Aristote, guidée par le Souverain Bien et amputée de ce champ du désir, de ce « corps des désirs sexuels <sup>21</sup> », de cette intempérance qu'Aristote reléguait du côté du Bestial.

Freud apporte du nouveau avec le principe de plaisir, qu'il prolonge ensuite du principe de réalité qui en est l'application. Si le couple principe de plaisir-principe de réalité, les idéaux de la morale, les discours et toute formation humaine, de nature langagière, fictive constituent ce qui peut « refréner la jouissance <sup>22</sup> », se dessine logiquement la place de ce qui peut faire défaut à ce principe. Nous voyons comment Freud, tout en construisant son appareil psychique, produit une véritable subversion éthique, de ramener « la jouissance à sa place <sup>23</sup> ». Cette subversion sexuelle se supporte d'une nouvelle définition du plaisir qui diverge de celle des éthiciens d'une tradition philosophique dominée par l'hédonisme. Pour Aristote, le plaisir est corrélé au besoin en tant qu'il peut être satisfait, c'est-à-dire à

l'objet du fantasme. À l'opposé, Freud fait du plaisir un tempérament, une moindre jouissance qu'il oppose à l'excitation. C'est ce qui fait dire à Lacan que cette identification du plaisir et du bien constitue une véritable « ornière <sup>24</sup> » puisque tout « usage du bien [...] nous tient éloignés de notre jouissance <sup>25</sup> ». Lacan illustre cela de l'exemple de saint Martin <sup>26</sup> partageant son manteau avec un mendiant et satisfaisant son besoin d'être vêtu de ce bien, de cet objet d'échange, cette étoffe qu'il lui donne, ce textile qui est aussi un texte et qui vient en recouvrement de cette autre chose que peut-être le mendiant voulait, que saint Martin le tue ou le baise. C'est dire que le champ de la jouissance est à considérer comme au-delà du bien, au-delà de la satisfaction des besoins, au-delà de l'utile.

Freud va se résoudre à référer la production du plaisir aux processus secondaires. Le plaisir est dépendant du principe langagier, qui est un principe d'homéostasie, il est lié au symbolique, aux fictions, aux premières marques de satisfaction. Ces marques sont des inscriptions qui lient la libido et les signifiants et qui orientent le parlant dans la recherche nécessaire de ces marques premières. Dès lors, la libido peut dériver dans le langage et le plaisir est à considérer comme le retour d'un signe. L'utile, les mots sont régis par le principe de plaisir et donc à porter au compte de l'autre satisfaction. Mais, pour Lacan, ce discours des utilitaristes « n'aurait pas de sens si les choses ne se mettaient pas à fonctionner autrement <sup>27</sup> ». C'est en ce sens que Freud dépasse les constatations des utilitaristes puisqu'il repère le plaisir que le sujet prend à ses fictions, c'est-à-dire qu'elles ne sont pas seulement un principe de maîtrise, de comptabilité, de chiffrage. Pour Lacan, l'homme « ne prend plaisir qu'à ses fictions <sup>28</sup> », il anticipe là une des valeurs du langage comme cause de la jouissance et non seulement principe de contention.

### Pour conclure

Nous revenons donc à notre question initiale des rapports de l'utile et de la jouissance. Si Lacan évoque au début du séminaire la disjonction des deux termes et la mise hors jeu de la jouissance, peut-être faut-il entendre ce qu'il dit dans cette nouvelle leçon moins comme une contradiction ou un changement de thèse que comme une précision. Il y a donc bien une « utilisation de jouissance <sup>29</sup> » des fictions et c'est ce qu'il développe dans le séminaire *Encore* à propos de l'appareillage de la jouissance. Sans doute pouvons-nous comprendre cette extraterritorialité de la jouissance dans la première leçon comme la suite logique de l'opposition entre principe de plaisir-principe de réalité et l'au-delà du principe de plaisir qui

délimite un champ hors des mots. Avec l'appareillage de la jouissance par le langage, avec la nouvelle définition du signifiant comme cause de la jouissance, nous voyons se profiler une autre limite, cette fois interne à la jouissance même. La jouissance se réduit à la jouissance phallique, coupable parce que coupée par le signifiant. La jouissance du parlant est châtrée et si les mots servent à ce qu'il y ait la jouissance qu'il faut, Lacan fait de la jouissance phallique celle qu'il ne faudrait pas tout autant car ne convenant pas au rapport sexuel. Dès lors plus d'exclusion des mots et de la jouissance, la ligne de partage passe entre la jouissance appareillée et l'impossible du rapport sexuel.

« Le ratage, c'est l'objet <sup>30</sup> », dit Lacan ; nous avons suivi, *via* l'utilitarisme, le fil de l'objet, du bien qui devient fiction, signe et qui vient en réponse à ce ratage du rapport sexuel. Est-ce à dire que l'objet trouve son fondement dans l'impossible du rapport sexuel ? Ne peut-on comprendre de la même manière la corrélation que fait Lacan entre le substantiel de la fonction phallique et l'impossible du rapport sexuel ? Tout comme l'utilitarisme et les universaux, l'objet et la fonction phallique seraient donc appelés sur cette limite du non-rapport. Ce ratage à faire rapport est ce qui fait appel à une réponse éthique du sujet qui doit produire un écran avec le réel, avec la jouissance hétérogène, un appareillage qui tamponne l'excitation et génère dans le même temps cette autre satisfaction dont il est principalement question dans cette leçon. Mais cet appareil est aussi ce qui conditionne « le statut des jouissances du parlant <sup>31</sup> », soit les jouissances permises car limitées, encadrées par le principe de plaisir.

*Mots-clés : utilitarisme, éthique, autre satisfaction*

---

\* ↑ Intervention faite à Paris, le 10 avril 2014, dans le cadre du séminaire de l'EPFCL « Jouissance, amour et satisfaction ». Commentaire d'un extrait du séminaire *Encore* allant de « L'utilitarisme [...] » à « le substantiel de la fonction phallique » (J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XX, Encore*, Paris, Seuil, 1975, p. 55).

1. ↑ J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XX, Encore*, Paris, Le Seuil, 1975, p. 55.

2. ↑ *Ibid.*, p. 10.

3. [↑](#) *Ibid.*
4. [↑](#) *Ibid.*
5. [↑](#) *Ibid.*
6. [↑](#) *Ibid.*
7. [↑](#) *Ibid.*
8. [↑](#) J. Lacan, « Compte rendu avec interpolation du Séminaire de l'Éthique », dans *Ornicar?*, revue du champ freudien, janvier 1984, n° 28, p. 7-18.
9. [↑](#) *Ibid.*
10. [↑](#) *Ibid.*
11. [↑](#) J. Lacan, *Le Séminaire, Livre VII, L'Éthique de la psychanalyse*, Paris, Le Seuil, 1986, p. 256.
12. [↑](#) J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XVI, D'un Autre à l'autre*, Paris, Le Seuil, 2006, p. 190.
13. [↑](#) J. Lacan, *Le Séminaire, Livre VIII, Le Transfert*, Paris, Le Seuil, 1991, p. 278.
14. [↑](#) *Ibid.*, p. 285.
15. [↑](#) *Ibid.*, p. 306.
16. [↑](#) *Ibid.*, p. 285.
17. [↑](#) J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XVI, D'un Autre à l'autre, op. cit.*, p. 189.
18. [↑](#) C. Ragoucy, « Bentham et Orwell », *Barca!*, n° 12, 1999, p. 82.
19. [↑](#) J. Lacan, *Le Séminaire, Livre VII, L'Éthique de la psychanalyse, op. cit.*, p. 220.
20. [↑](#) *Ibid.*, p. 21.
21. [↑](#) *Ibid.*, p. 13.
22. [↑](#) J. Lacan, « Allocution sur les psychoses de l'enfant », dans *Autres écrits*, Paris, Le Seuil, 2001, p. 364.
23. [↑](#) *Ibid.*
24. [↑](#) J. Lacan, *Le Séminaire, Livre VII, L'Éthique de la psychanalyse, op. cit.*, p. 218.
25. [↑](#) *Ibid.*
26. [↑](#) *Ibid.*, p. 219.
27. [↑](#) *Ibid.*, p. 269.
28. [↑](#) J. Lacan, « Compte rendu avec interpolation du Séminaire de l'Éthique », *op. cit.*, p. 7-18.
29. [↑](#) J. Lacan, *Le Séminaire, Livre VII, L'Éthique de la psychanalyse, op. cit.*, p. 269.
30. [↑](#) J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XX, Encore, op. cit.*, p. 55.
31. [↑](#) C. Soler, *Ce qui reste de l'enfance*, cours année 2012-2013, Paris, Éditions du Champ lacanien, p. 55.